

Japan, its Land, People and Culture, par JAPANESE NATIONAL COMMISSION FOR UNESCO. Un vol., cart., 8 po. x 10½, 1077 pages, 186 pl. h.-texte, 5 cartes h.-texte — PRINTING BUREAU MINISTRY OF FINANCE, Tokyo, 1958

Benoît Brouillette

Volume 36, numéro 3, octobre–décembre 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1001562ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1001562ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (imprimé)

1710-3991 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brouillette, B. (1960). Compte rendu de [*Japan, its Land, People and Culture*, par JAPANESE NATIONAL COMMISSION FOR UNESCO. Un vol., cart., 8 po. x 10½, 1077 pages, 186 pl. h.-texte, 5 cartes h.-texte — PRINTING BUREAU MINISTRY OF FINANCE, Tokyo, 1958]. *L'Actualité économique*, 36(3), 551–552. <https://doi.org/10.7202/1001562ar>

Deux idées retiennent ici l'attention, à savoir, la première, que l'Égypte partage dans une forte mesure la vocation économique de l'Islam, laquelle implique certaines incompatibilités avec les systèmes économiques occidentaux, en particulier la coexistence du capitalisme et de l'économie planifiée; la deuxième, qu'il est probable que ces civilisations, tout en empruntant à la technique occidentale, créeront des types d'organisation originaux, mieux adaptés à leurs problèmes propres. C'est ainsi que la politique économique du président Nasser, qui apparaît si incohérente à plusieurs, serait un effort de recherches et d'adaptation aux conditions économiques modernes.

Une doctrine originale, débattue dans une argumentation serrée, soutenue par une forte documentation, émaillée de notations justes et d'observations prises sur le vif qui dénotent une connaissance plus que courante de l'Islam, est donc à la base d'un ouvrage qui fait appel à la fois à la science de l'économiste, et à celle de l'historien et du sociologue.

De l'ensemble se dégagent les conclusions que le développement a un sens qui dépasse de beaucoup les impératifs économiques étroits auxquels obéit trop souvent l'Occident, que l'urgence d'une augmentation des niveaux de vie du Tiers Monde n'implique pas forcément l'abandon des valeurs essentielles de ces civilisations, que l'apport éventuel de ces sociétés à la croissance économique est une condition fondamentale du progrès.

Camille Martin

Japan, its Land, People and Culture, par JAPANESE NATIONAL COMMISSION FOR UNESCO. Un vol., cart., 8 po. × 10½, 1077 pages, 186 pl. h. texte, 5 cartes h. texte. — PRINTING BUREAU MINISTRY OF FINANCE, Tokyo, 1958.

La Commission nationale japonaise de l'Unesco a mis cinq ans pour amasser et publier une compilation monumentale de données sur tous les aspects de la vie japonaise. Des centaines d'écrivains furent mobilisés pour accomplir cette tâche encyclopédique, dont l'objet principal est d'apporter une contribution sérieuse au programme de recherches de l'Unesco sur les relations culturelles entre l'Orient et l'Occident. L'ouvrage se partage en trente chapitres: Les neufs premiers traitent de l'histoire du pays (2.000 ans en 90 pages), de la géographie (physique et humaine en 15 pages), de la population, de la langue, de l'organisation politique et administrative, des relations internationales, des problèmes sociaux (y compris la limitation des naissances pp. 214 et 215), et d'hygiène, enfin des finances publiques. L'économie japonaise occupe également neuf chapitres: vue d'ensemble, le commerce, les marchés monétaires, les ressources naturelles (agriculture, pêche, élevage, forêt, boissons), les mines, l'industrie, les services d'utilité publique, les transports, l'information (journaux, radio et télévision, cinéma, industrie du livre). Le reste du volume, soit plus de la moitié, traite des valeurs culturelles, la religion, l'éducation, les sciences sociales, les sciences naturelles, la littérature, les beaux-arts, le théâtre et la musique, les antiquités, les us et coutumes, les sports, etc. . .

C'est à dessein que nous avons énuméré plusieurs des têtes de chapitres afin de montrer au lecteur l'extraordinaire richesse du livre, qui en plus de onze cents pages de texte renferme des centaines d'excellentes reproductions d'œuvres d'arts et de photographies.

Voilà donc un modèle à imiter, au moment où le Canada vient de se doter d'une Commission nationale de l'Unesco (au sein du Conseil des Arts) et de nommer, ainsi que nous l'avions vainement proposé il y a dix ans, un délégué permanent de notre pays auprès de l'Unesco. Une œuvre de même calibre sur le Canada n'est pas irréalisable, loin de là, mais il faudrait en prendre les moyens et dès aujourd'hui, car elle arriverait en temps opportun pour fêter dignement le centenaire de la Confédération.

Benoît Brouillette

L'Allemagne et l'Afrique, par PAUL GACHE et ROBERT MERCIER. Un vol., 10 po. × 6½, broché, 177 pages. — ÉDITIONS DES RELATIONS INTERNATIONALES, Paris, 1960.

À notre époque, où la notion du « bon Allemand » qu'on peut qualifier de *made in U.S.A.* semble acceptée par tous, le livre de Paul Gache et de Robert Mercier représente presque un acte de courage. En effet, les auteurs de l'ouvrage ne jugent pas, mais présentent les faits sans essayer de camoufler les périodes historiques qu'on tend aujourd'hui à oublier. Comme ils l'indiquent dans l'avant-propos, ils veulent « avertir » en décrivant les méthodes allemandes de pénétration coloniale qui restent fort différentes des méthodes françaises ou anglaises.

C'est le chancelier de fer, Bismarck, qui donna à l'Allemagne un empire d'outre-mer, qui n'attirera entre 1896 et 1905 que 2,500 personnes, et où le gouverneur Von Puttkamer se rendra célèbre par ses cruautés. Le Sud-Ouest africain, notamment, a subi à cette époque une ségrégation raciale d'une brutalité exemplaire.

Le traité de Versailles enleva à l'Allemagne vaincue ses colonies et jusqu'en 1933 l'opinion fort répandue que le « sang allemand risquerait en Afrique de se contaminer au contact des races inférieures » semble dominer la politique coloniale germanique. En 1939, cependant, Hitler commence la nouvelle ère de pangermanisme colonialiste dont ne reste actuellement que le souvenir de la campagne de Rommel devenue depuis une véritable légende.

Depuis la dernière guerre, comme l'expriment d'une façon si imagée les auteurs de l'ouvrage: « victime d'une indigestion d'Europe, l'Allemagne se promet une convalescence assaisonnée d'Afrique ». On a donc oublié les dangers qu'elle présente pour la pureté de la race, et les « commis-voyageurs » allemands se sont mis à l'œuvre dans le monde arabe tandis que des sociétés et des organismes destinés à intéresser les Allemands aux questions africaines se multiplient en Allemagne, tout en fondant des succursales dans différents pays.

Les industriels allemands ne rêvent pas d'aide économique à l'américaine ni d'œuvre colonisatrice à la française, mais plus simplement tendent à développer un nouveau marché: ils veulent vendre, mais non placer. Pas de réalisations gigantesques coûteuses, telles que constructions de barrages par exemple, mais